

## Simone de Beauvoir, *Journal de guerre et Lettres à Sartre*

Chantal Théry

Volume 4, numéro 1, 1991

Femmes, savoir, santé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057640ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057640ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théry, C. (1991). Compte rendu de [Simone de Beauvoir, *Journal de guerre et Lettres à Sartre*]. *Recherches féministes*, 4(1), 171–175.  
<https://doi.org/10.7202/057640ar>

**Simone de Beauvoir** : *Journal de guerre*, septembre 1939-janvier 1941. Paris, Gallimard, 1990, 369 p.

**Simone de Beauvoir** : *Lettres à Sartre*, tome I, 1930-1939; tome II, 1940-1963. Paris, Gallimard, 1990, 400 p. et 442 p.

En trois tomes, les éditions Gallimard ont publié en 1990 l'écheveau croisé d'un journal et d'une correspondance qui tissent, dans les années sombres de 1939 à 1941 surtout, la double histoire de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre. Comme le précise Sylvie Le Bon de Beauvoir à qui nous devons ces éditions annotées, le *Journal de guerre* écrit entre le 1<sup>er</sup> septembre 1939 et le 20 janvier 1941 (le prisonnier Sartre rentre à Paris fin mars 1941), et qui ne constitue qu'un fragment du journal tenu toute sa vie par Simone de Beauvoir, doit être mis en parallèle avec les deux tomes de la correspondance. Le *Journal* supplée les lettres perdues, raconte les retrouvailles des deux épistoliers, quand les lettres, pendant les ellipses du *Journal*, du 23 février au 9 juin, puis du 18 juillet au 20 septembre 1940 notamment, avec de complets silences au plus fort de l'angoisse, entretiennent presque quotidiennement un lien quasi utopique, amoureuxment magique, l'espoir que le prisonnier Sartre est toujours vivant, qu'il vit de cette transfusion de vie : «Tout ce que je vis, je le vis pour vous raconter, pour que ça fasse un petit enrichissement de votre propre vie» (L.I : 124); «je suis navrée que vous n'ayez pas mes lettres, c'est tout un journal» (L.I : 122); «je vous ai tout si bien raconté» (L.I : 139)! Sur les 840 pages de cette correspondance, 550 sont consacrées au courrier envoyé entre septembre 1939 et mars 1941!

En 1939, la vie comme «un tendre halo inachevé autour de nous» cède la place à «des êtres faits avec des arêtes dures» (J : 195). L'enrôlé Sartre parti, Simone de Beauvoir analyse sur la toile de fond de ce début de guerre à Paris, l'irréalité – «À présent, le vrai ce sont ces moments hors ma vie où je ne suis plus exactement personne, mais une souffrance toute prête, au matin d'une nuit tragique» (J : 45) –, l'angoisse, l'expérience «des éclats de peur», et confie qu'elle «accroche comme une noyée». L'écriture, le travail intellectuel la sauvent le plus souvent : «je commence à avoir envie de vivre et plus seulement de faire la planche. Écrire, penser... mais il faudrait une assise, on est dans l'incertitude, on ne sait comment ça tournera hors de soi ni en soi-même» (J : 27). Ses heures de travail font «un squelette bien solide, et tout le reste s'en trouve organisé et justifié» (J : 170). Journal, correspondance, roman en cours se relaient, bien notés : «et j'écris à Sartre une immense lettre»; «et mise au point de ce journal»; «je viens au Dôme où j'écris ceci»; puis elle relit avec appréhension son futur roman, *l'Invitée* : «je trouve que dans l'ensemble c'est vif, amusant et intéressant, ça m'encourage» (J : 84).

Elle rapporte avec fierté que Mouloudji voit en elle «une femme qui ne mange que de l'essentiel» (J : 199) et ces mots de Bost : «Vous êtes un cerveau, ça me réjouit à penser!». Elle note en février 1946 «l'extravagant succès de l'existentialisme, on s'est battu à coups de poing pour entrer à mes conférences» (L.II : 274) et «qu'une femme existentialiste, c'était plus qu'ils n'en pouvaient supporter» (L.II : 284). Simone de Beauvoir nous intéresse par son souci de concilier «féminité» («j'ai ouvert une enquête sur mon physique» (J : 191)), passion et intellect : «je parle longtemps avec Sartre d'un point qui m'intéresse en moi justement, c'est ma «féminité», la manière dont je suis de mon sexe et n'en suis pas. Ça

serait à définir et aussi en général ce que je demande à ma vie, à ma pensée, et comment je me situe dans le monde» (J : 126). Pendant la guerre, elle fait ses courses et s'amuse de cette vie ménagère, contingente, mais sa vie quotidienne est surtout émaillée des noms des cafés et des restaurants qu'elle fréquente, ceux où on aime «l'écrivain» (Le Dôme, Le Flore, La Coupole, Les Deux Magots, chez Rey, Lipp, au Dupont, au Milk-Bar) et – jusqu'à son premier appartement, rue de la Bûcherie, en octobre 1948 – des noms des hôtels où elle loge. Petit drame d'ailleurs quand elle rentre à Paris après la débâcle : sa logeuse a jeté ses affaires!...

Le *Journal* et les *Lettres* sont une mine de renseignements sur les lectures de ces deux intellectuels : S. de Beauvoir dresse des listes de livres demandés par Sartre, lui en envoie par la poste ainsi qu'à Bost; l'expérience vécue est filtrée à travers les récits de guerre qu'ils lisent fébrilement, les *Crapouillot* qu'elle épluche, réfugiée chez madame Morel, «cette dame» (madame Lemaire dans *La Force de l'âge*). Elle est bien sûr éblouie par la quantité de ses livres (elle en «dépieute toute une armoire», «en descend[s] des brassées» (J : 66)); elle lit comme elle respire, en emporte partout, même dans sa ceinture sur les pentes de ski... Cette dévoreuse de livres a la critique féroce : le «beau» *Tête d'Or* de Claudel est aussi une pièce «fasciste et même nazie» (J : 56), et elle juge le *Journal* de Green, d'une «écoeurante médiocrité», «c'est du minable» (J : 78).

Alors que Mouloudji trouve Simone de Beauvoir «dure et cassante», que son amie Sorokine la surnomme Ossotchka (petite guêpe), Sartre semble avoir su percer sa carapace, posséder seul le don de l'émouvoir. Tandis que madame Mancy pense que cette guerre «fera du bien» à son fils, que «ça lui montrera qu'on ne vit pas comme on veut» (J : 22), S. de Beauvoir, qui ressent chaque fin de permission comme l'adieu du condamné à mort, avoue que la «petite personne de chair et d'os» de Sartre lui «tire les larmes» (J : 25). Sa tendresse éclate dans les lettres au «doux petit», «tout cher petit homme», «ô le meilleur des petits», «mon doux petit mari» (elle fête avec tristesse en 1939 le 10<sup>e</sup> anniversaire de leur «mariage morganatique») et signe : «Je vous embrasse tout passionnément, tout petit charme, petit charme tout. Votre charmant Castor» (L.I : 132). L'attachement extraordinaire qui existe entre ces deux êtres, leur confiance et leurs connivences intellectuelles sont effectivement exceptionnels comme en témoignent ces phrases saisissantes : «vous n'êtes pas matière à variation, vous êtes le fond qui émousse les pires tristesses [...] vous êtes ma force, ma sûreté; et la source de tous les biens – et vous êtes le plus charmant des petits – et je vous aime selon vos mérites qui sont sans mesure» (L.I : 127); ou, «Mais si je pense à vous revoir, alors la vie me gonfle de nouveau, et ça sera de nouveau la terre et la lumière, vous ne serez jamais une ombre. O petit absolu, ma force, ma seule vie. Jamais je ne paierai trop cher, fût-ce de votre mort que suivrait aussitôt la mienne, cette chance merveilleuse d'être dans le même monde que vous. Mon cher amour» (L.I : 176); «Pas de lettre [...] Je ne vous en veux pas car 15 ans d'expérience m'ont enseigné que vous étiez la merveille sans tache et que vous faites toujours au mieux – il y a dû y avoir contretemps et malentendu» (L.II : 273).

De Beauvoir s'efforce, entre autonomie et dépendance intellectuelles, de «penser pour lui, mais sans lui, avec lui, mais loin de lui» (J : 189). Sartre lui rend «la vue du monde tout entier par sa seule présence» (J : 339) parce qu'il est son seul interlocuteur valable : «je nous vois bien [...] parlant à n'en plus finir – et je suis toute aise», «de nouveau penser

les choses ensemble». Ils s'échangent leurs carnets, leurs journaux, lisent et analysent leurs romans en préparation, corrigent leurs articles... À tel point que les échanges intellectuels semblent le nerf de leur relation amoureuse! Les retrouvailles arrivées : «On commence à parler sur la simultanéité, le temps, la conscience d'autrui et on s'échauffe», on rentre «jusque chez nous, tout en discutant» (J : 272); «je pensais qu'on passerait la nuit à causer» (J : 122). Véritable Bérénice, un seul être lui manque et le monde est dépeuplé : «Mais, mon amour, quelle nourriture creuse tous ces gens qui ne sont pas vous. Comme je voudrais du solide, du vrai» (L.I : 128); «la conscience [de Sartre] est tellement un absolu pour moi [...] que ce matin le monde me semble absolument vide, comme si j'étais jetée dans un monde minéral. Quand je pense aux succédanés : Ko, Védrine, c'est avec écoeurément, j'aimerais mieux (en cet instant) me penser absolument isolée» (J : 276). La solitude lui pèse aussi et S. de Beauvoir est bien ambivalente, tiraillée entre vie recluse et vie mondaine, d'où cette pratique de la solitude surpeuplée, de l'écriture dans les cafés, ce savoir/vouloir être vue, mais en scribe sacrée inatteignable, enfermée dans son rectangle blanc.

Ces «succédanés» qui l'aident à vivre ce sont, entre autres, ses amantes de guerre : Nathalie Sorokine (Lise Oblanoff dans *La force de l'âge*) – qui lui apprend en 1939 à faire du vélo –, Olga Kosakievitch dite Kos, Louise Védrine, présentées comme femmes-enfants, émouvantes, touchantes, charmantes, plaisantes, puériles, aux beaux visages pathétiques et tendres, «tout à fait "nymphé au coeur fidèle" comme dirait Sartre» (J : 92). Seules la tendresse, l'émotion, une présence assidue, passionnée, violente «elle me donne des coups de poing, me bat», semblent avoir déconcerté, touché ce coeur dur qui note pourtant son «profond dégoût» du corps de l'une, son «odeur fécale», sans pour autant rompre!... Étonnantes inconséquences! Les phrases qui suivent en intrigueront et en choqueront plus d'un-e : «je m'étonne sous sa main meurtrière de la maladresse des femmes là où les hommes sont experts [...] que d'indiscrets petits supplices» (J : 208); «je me livre quand même sur elle aux dernières violences» (J : 254); «Nuit pathétique – passionnée, écoeurante comme du foie gras, et pas de la meilleure qualité» (J : 143); «je me fais l'effet d'un gros homme repu car j'éluide les caresses, je ne pense qu'à mon petit déjeuner et à mon travail» (J : 201); «Je me fais l'effet d'un séducteur embarrassé devant une jeune vierge [...] moi qui suis en même temps la proie, c'est une situation des plus incommodes et exclusivement réservée aux pièges [les homosexuelles]» (L.I : 173); «j'étais un morceau de bois, je serai un être asexué à la fin de la guerre» (L.I : 178). Pourtant, elle avoue qu'elle n'a «jamais été si accueillante et poétique que depuis la guerre – parce que je suis moins dans ma vie et plus dans les choses, je pense —» (L.I : 126). Il y a de quoi interroger son rapport à la sensualité, à la sexualité et au féminin... Son dard de guêpe se retourne souvent contre les femmes, les «vieilles peaux» de l'Institut américain, les pauvres étudiantes et stagiaires qui l'indiffèrent des lycées Camille Sée, Molière, Pasteur, Henri IV où elle enseigne... Exclue de l'Université en juin 1943 (la mère de Sorokine l'ayant dénoncée) et réintégrée à la Libération, elle n'enseignera plus. Ce témoignage troublant et exaspérant sur ces amitiés irrespectueuses, ambiguës, déconcerte... chez cette philosophe qui découvre Hegel et Heidegger, se passionne pour le rapport à autrui, la conscience d'autrui, et se prépare à écrire l'un des plus grands essais féministes... Mais l'histoire des idées nous a

appris à nous méfier de l'équation *personne=vie=oeuvre*; S. de Beauvoir incarne bien ce paradoxe, les audaces, les difficultés et les ambivalences d'une femme innovatrice.

Ses amours hétérosexuelles, avec les «petits»... le petit Bost, Nelson Algren («un Sartre qui se serait gavé de porridge depuis l'enfance» (L.II : 392) disait Sorokine) ou «le petit sujet» (Lanzmann), semblent moins compliquées et plus sincères. Les amours plurielles et les chassés-croisés amoureux ont sous-tendu la vie du couple peu conformiste Sartre-de Beauvoir avec, de part et d'autre, beaucoup de sincérité, de transparence : «Il m'est arrivé quelque chose d'extrêmement plaisant [...] – c'est que j'ai couché avec le petit Bost il y a trois jours» écrit-elle à Sartre en 1938 en ponctuant la suite de sa lettre de détails drôles et tendres (J : 62). Pourtant, elle écrit des «lettres clandestines» (à Bost à l'insu de Kos) et conseille à Sartre de déchirer la première page de telle lettre pour ne pas attiser la jalousie de Wanda ou de Védérine... Ces amours partagées participent d'un transfert : «[Kos] m'est si quotidienne, et pourtant souvent transfigurée par l'ancien amour de Sartre, par l'amour de Bost» (J : 106). Ces échanges amoureux voulus par le couple pèsent cependant à la très jalouse Simone, imbue de sa supériorité et de sa suprématie : «J'ai une lettre de Védérine qui me dit qu'elle veut aller voir Sartre et ça soulève en moi une jalousie passionnelle, ça m'agace qu'elle se l'approprie comme ça, qu'elle le croie à elle dans son cœur» (J : 107). Les deux rivales se livrent âprement à une «division bipartite de Sartre» et cette remarque faite à propos de Védérine pourrait malgré tout convenir à de Beauvoir : «elle fait vraiment lichen [...] elle voit l'amour comme une symbiose»... (J : 142). Sartre, généreux, donne «du sou» à tout son monde et de Beauvoir – qui affirme pourtant ne dépendre de personne – répartit les dépenses selon les besoins («merci bien pour le fric»). Sartre joue les diplomates mais, parfois «mal à l'aise moralement», se demande «s'il ne vaudrait pas mieux être toute sa vie fidèle à une seule personne». «Nous sommes tous deux sinistres de se sentir des vies si empêtrées, si encombrées» (J : 279) ajoute S. de Beauvoir qui avoue s'être noyée «dans des combinaisons pour que les deux permissions [Sartre/Bost] collent bien ensemble» (J : 268), arriver avec peine «à faire jouer le déclic qui opère la "mise entre parenthèses" – ça rame» (J : 287). De leur côté, les amantes «revendicant[e]s» et «rancuneuse[s]» demandent plus de temps et d'attention, refusent d'être «le cinquième rang dans [sa] vie»... De Beauvoir désire en fait «être seule au monde avec Sartre, sans personne». Son amour exclusif éclate dans des phrases excédées, crues, acerbes et méprisantes comme celles-ci : «Si on nous foutait la paix, nous pourrions avoir encore quelques si bonnes années» (L.II : 383); «il y en a marre que les gens nous fassent chier» (L.II : 397); «quand je vois tous ces déchets, et toutes ces petites personnes aimables et faibles [...] ça me fait plaisant de penser comme nous sommes solides vous et moi» (L.I : 168). On comprend qu'elle ait évoqué le mal fait à Védérine et rapporté les paroles de cette dernière : «si j'étais salope, je vous haïrais» (J : 130).

Ce n'est pas dans sa correspondance ni dans son *Journal* que S. de Beauvoir travaille son style, même si elle a le sens de la précision et du détail : elle disait par ailleurs qu'une vie qui essaie de se dire «ne peut servir de prétexte à des élégances». On notera des graphies inattendues, «[E]ntre tant j'avais passé à la poste», «mangé entre tant», l'oubli du «e» parfois au participe passé («je suis convaincu») et des tics d'écriture comme l'emploi *ad nauseam* de son adjectif préféré : «elle est si plaisante, d'un plaisant profond, tout recuit»; «Ces journées sont infiniment plaisantes. Difficile d'en rendre le plaisant»,

figurant jusqu'à douze fois par lettre! D'où d'inévitables coquilles : «il y avait une vue dix fois plus baisante sur des sommets». Elle a le sens de l'oxymore – «Trop de "charmante vermine" à Paris, c'est dévorant» – et joue parfois avec les mots : en montagne, une arête «précipiteuse».

Ces trois tomes, c'est aussi la chronique d'une époque à travers les journaux feuilletés, les figures célèbres croisées, Giono, Malraux, Alain, Mouloudji, Saint-Exupéry, Edith Piaf, Giacometti, Dullin, «le MerleauPont» (Merleau-Ponty), Camus, Richard Wright, les événements (elle révèle en février 1947 que l'auteur de *J'irais cracher sur vos tombes* n'est pas le dénommé Sullivan, inconnu, mais bien Boris Vian lui-même; l'affaire Rosenberg en 1953), la Russie contre l'Amérique et la belle entreprise des T.M. (*Temps modernes*), les auteurs américains à découvrir, sa passion pour la nature (la Haute-Provence, le Sud-saharien...), le cinéma, la musique classique, le jazz, l'art (la galerie de Peggy Guggenheim), son goût pour le whisky, les cabarets louches... Les lettres les plus nombreuses de la correspondance – après la chronique de guerre – sont consacrées au voyage à New York et à travers les États-Unis, de janvier à mai 1947, raconté dans *L'Amérique au jour le jour* (1948). L'annotation de Sylvie Le Bon de Beauvoir est précieuse car elle nous renvoie, pagination à l'appui, aux oeuvres romanesques et autobiographiques : les *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), *La Force de l'âge* (1960) surtout, et *La Force des choses* (1963). De belles études de variantes en perspective... Quelle entreprise étonnante que cette vie patiemment engrangée, thésaurisée – théorisée et romancée! Si ces écrits intimes nous sont parvenus (bien que S. de Beauvoir ait longtemps affirmé que ses lettres n'existaient plus), on peut penser que leur auteure misait sur la «parfaite translucidité», la franchise, la force du témoignage, l'authenticité d'un être total, avec ses mesquineries et ses grandeurs. On regrette seulement qu'elle ait censuré les *Lettres au Castor*...

Chantal Théry  
Professeure  
Département des littératures  
Université Laval

**Marguerite Paradis:** *Histoires de passion et de raison : jeunes et itinérantes*. Montréal, Éditions du remue-ménage, 1990, 148 p.

L'itinérance chez les jeunes et les moins jeunes est un phénomène social qui nous interpelle toutes et tous. Comment peut-on accepter que, dans un pays riche comme le nôtre, des personnes en soient réduites à l'errance? Indignée de cette situation, Marguerite Paradis nous convie à suivre l'itinéraire de quatre jeunes femmes âgées de 22 à 27 ans qui se sont retrouvées sans abri à un ou plusieurs moments de leur existence.

L'intérêt de l'auteure pour la question de l'itinérance s'explique tant d'un point de vue pratique que théorique. Pendant près d'un an, elle a partagé le quotidien de femmes itinérantes dans un refuge de la région de Montréal où elle effectuait un stage dans le cadre